

maine, contre les objections présentées par MM. Guimont et Lapointe. La seule langue permise aux discutants était la langue latine, et toute la discussion devait se faire sous la forme syllogistique.

Combien n'y a-t-il pas d'esprits qui qui s'imaginent sérieusement qu'une argumentation scholastique doit se réduire à un fastidieux échafaudage de syllogismes hérissés de formules inintelligibles, présentés dans un latin barbare et n'offrant qu'un amas indigeste de subtilités sans fin ! Pourquoi ceux-là n'ont-ils pu se trouver présents à notre discussion ? La vérité est qu'une joute de ce genre constitue un des spectacles qui qui procurent à l'esprit les jouissances les plus vives et les plus délicates ; en même temps, elle met en relief les qualités à la fois solides et brillantes des combattants.

L'adversaire se levant, désigne au défenseur par un enthymème habilement effilé, la thèse contre laquelle il entend diriger des attaques. Le défenseur répète cette objection préliminaire et, par une formule courtoise, invite l'assaillant à prouver le fameux antécédent énoncé. Aussitôt, rappelant un principe, ou se référant soit à quelque fait d'expérience, soit à une donnée historique, l'adversaire déploie son attaque dans un vigoureux et énergique syllogisme que le défenseur doit répéter. Rien que cette répétition obligatoire exige déjà une souplesse et une présence d'esprit rares. Celui qui soutient la thèse reprend chaque partie de l'argument, il distingue la majeure et contre-distingue la mineure, en indiquant à la fois ses concessions et ses réserves ; il se trouve ainsi en droit, *subdata distinctione*, de repousser la conclusion hostile. Mais pour que l'apparence même d'une simple logomachie soit évitée, il déclare qu'il va expliquer et justifier sa distinction. C'est alors le moment de faire preuve de savoir et de force de pensée. Rappelant des principes claires, il doit les rapprocher, les interpréter, les appliquer à la question dont il s'agit, avec une clarté d'expression qui ne laisse rien à désirer.

Cependant l'adversaire ne se laisse point aisément désarmer. A l'interlocuteur qui menace de se complaire trop longuement dans le développement de ses réponses, il jette quelque brève instance dont il enserrera de nouveau la preuve en un inexorable syllogisme. Plusieurs fois la lutte recommence ainsi jusqu'à ce que l'assaillant admette que sa dialectique n'a pu faire reculer l'inébranlable défenseur de la vérité.

L'on sourit parfois des formules et des distinctions scolastiques. L'abus sans doute en peut devenir puéril et fastidieux ; leur emploi judicieux exige de la mesure et du goût et il faut reconnai-

tre qu'elles permettent de conduire une discussion très vivante avec une parfaite urbanité et courtoisie. Il n'y a là nulle place pour un mot blessant, une insinuation désagréable, une divagation hors de propos ; jamais même une contradiction abrupte, une dénégation sèche ou dédaigneuse.

Du reste, il y a dans ces nécessités de l'argumentation *en forme* quelque chose qui favorise singulièrement l'élucidation complète d'une question sous toutes ses faces. Là, il est impossible aux deux interlocuteurs de piétiner en quelque sorte sur place et de tourner indéfiniment dans le même ordre d'idées. Chaque reprise de l'assaillant introduit nécessairement une idée nouvelle dans le débat ; aussi celui-ci avance-t-il d'une manière sûre et constante. De leur côté, les distinctions du défenseur ont pour résultat de dégager et de reconnaître successivement tous les éléments de vérité travestie qui peuvent se trouver dans le point de vue de l'adversaire. "Specie veri fallimur," disait Cicéron ; "toute erreur est une vérité dont on abuse," répétait Bossuet en s'inspirant de Saint Augustin : "nulla est falsa doctrina que non aliqua vera intermiserat," et de Saint Thomas s'exprimant plus brièvement encore : "omne falsum fundatur in aliquo vero." De là, en toute polémique qui doit avoir un résultat sérieux, y a-t-il une souveraine importance à ce que cette part de vérité, qui se retrouve au fond de toute erreur, soit nettement reconnue. Il n'en faudra souvent pas davantage pour désarmer et même persuader l'adversaire. Pascal en fait la réflexion avec une grande finesse psychologique : "Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer de quel côté il envisage la chose, car elle est vraie quelquefois de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fautive. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. On ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé."

Me semble-t-il pas que l'apologétique de notre temps perd de vue ce principe de l'argumentation scolastique. Il ne suffit pas de repousser les erreurs de notre siècle : il sera utile souvent de lui avouer ce qu'il peut y avoir d'acceptable "du côté par lequel il envisage la chose." La scolastique posait en règle qu'avec le *nego* doit être prononcé le *concedo* ou du moins un *transcat*. La règle demeure excellente pour notre temps. Sans doute il y a puérilité à employer des formules de conventions là où n'est pas leur place, mais la pensée qu'elles expriment peut être traduite dans le langage le plus élevé comme le plus élégant.

Les élèves ne sauraient donc entre

prendre trop souvent de semblables discussions. Il n'est pas d'exercice plus utile au perfectionnement de la raison et qui accoutume plus l'esprit à saisir le point important d'une question et le côté faible d'une argumentation. C'est maintenant qu'ils doivent s'accoutumer dans leurs disputes à attaquer les raisons et non les personnes, à mettre en pratique l'excellente maxime attribuée à St Augustin : "In certis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas ;" car de même qu'une fleur renferme dans son sein les germes innombrables des fleurs qui doivent lui succéder, ainsi le présent contient l'avenir.

Nous n'avons qu'à féliciter ceux qui ont pris part à la *sabbatine*. M. Dorion a défendu très habilement les deux thèses fondamentales de la psychologie, et il est d'autant plus digne d'éloges quo, pour se tirer avec honneur d'une semblable épreuve, il faut à un jeune esprit un ensemble de qualités dont l'acquisition et le développement supposent une éducation intellectuelle, forte et prolongée. MM. Guimont et Lapointe savent très bien manier l'arme redoutable du sophisme ; nous devons conjecturer qu'ils sauront facilement le démasquer, lorsqu'il leur sera donné de défendre la vérité.

Incendie du Séminaire de Rimouski.

Le télégraphe nous apprenait mardi dernier une bien triste nouvelle. Le Séminaire de Rimouski venait d'être complètement détruit par les flammes, de sept heures à neuf heures du matin. Ce terrible désastre, qui vient frapper si soudainement une communauté sœur de la nôtre, nous a profondément affectés. Nous nous exprimons de dire à nos confrères de Rimouski que nous partageons toute leur douleur. Entre frères les douleurs et les joies doivent être communes.

Nouvelles locales.

M. le Conseil Général de France continuera ce soir ses études si intéressantes sur la littérature allemande.

M. le Juge Ronthier nous réserve pour lundi une seconde conférence sur les sources du Droit.

Le second terme touche à sa fin. Nous invitons nos abonnés des collèges de faire un retour sérieux sur eux-mêmes, et de lire avec componction et docilité les quelques lignes qui terminent la dernière colonne de l'Abcille.

Correspondance.

Monsieur le rédacteur,

Nous avons médité pendant bien longtemps la gracieuse et pathétique réfutation de M. Arago.

Cette correspondance nous est agréable à plus d'un titre. Elle nous rappelle